

Christophe Auberthier

Né le 13 janvier 1979

8 impasse Turquoise 69360 Ternay

06 73 84 63 06

[chrisauberthier@hotmail.com](mailto:chrisauberthier@hotmail.com)

## Concours « L'amour de la Géographie »

**Académie des sciences morales et politiques, Société de Géographie**

CATEGORIE : TEXTE

\*\*\*

# *Naissance d'un monde*

**Christophe Auberthier**

Dans un lent mouvement vertical, la nuit venait peser de tout son poids sur cette Terre. Au plus haut s'étalait presque infiniment une nappe obscure, ici où là percée de quelques paillettes. Un peu plus bas, la lune se cambrait dans des draps gris. Plus bas encore, à hauteur d'homme, la pénombre refluit sous les assauts des lumières de la civilisation matérielle. Et je roulais, dans l'obscurité ou dans les éclats des lampadaires, au gré des axes, au gré des courbes. Je n'avais pas eu le temps de retirer du coffre ce cartable en cuir plein de bouquins et de crayons de couleur – concernant les copies, la mondialisation pouvait attendre. Cette route, je croyais la connaître : les premiers temps je l'avais suivie en obéissant au GPS ; plus tard, désormais familier du trajet, je l'avais tant et tant empruntée, un peu distrait, oubliant les nids de poules, fredonnant avec l'autoradio, à *m'asseoir sur un banc cinq minutes avec toi*... Et pourtant l'évènement qui adviendrait au terme de cette nuit me la ferait voir autrement. J'ignorais alors à quel point tout changerait. A côté de moi, venant du siège passager, un souffle rauque emportait dans ses inspirations sonores tous les bruits nocturnes. Un souffle heurté, duquel naîtrait le monde. Naîtrait une petite fille.

C'est cette nuit-là, originelle, bouleversée par le plus grand de tous les mystères, qu'à la faveur de cette naissance j'allais comprendre ceci : la Terre est un Monde. Certes je l'enseignais déjà, avec science et conscience j'espère, mais sans l'éprouver vraiment. Jamais auparavant, avant d'être père, je n'avais vu les femmes, les hommes, toutes les sociétés, ainsi reliés dans ce système labyrinthique. Sur la route, devant, derrière, partout, j'ai vu le paysage filer comme le temps, ce paysage-palimpseste dont chaque portion d'espace offerte à la vue contenait en arrière-plan les travaux et les jours des générations d'avant nous. J'ai vu, dans les halos artificiels jalonnant les talus, les champs tracés au cordeau, les chemins de traverse de l'école buissonnière, un vieux tracteur nostalgique, un épouvantail qui nous souhaitait ses vœux de bonheur. J'ai vu, à mesure que les lumières de la ville donnaient à la campagne des teintes vert électrique, des centaines de maisons clonées, jumelées les unes aux autres, quelques panneaux « à vendre » sur des volets effrités, plusieurs boutiques sagement éteintes, les parkings vides sous les néons des grandes surfaces, quelques noctambules fêtards ou travailleurs, un morceau d'aqueduc perdu dans le brouillard, des ralentisseurs qui ne nous ralentissaient pas, et des ronds-points, et des ronds-points, et des ronds-points.

Je passais les vitesses comme pour suivre le souffle de plus en plus syncopé de la future maman. Dans un virage un peu serré, j'ai entendu au fond du coffre la valdingue des bouquins, des crayons, de la mondialisation. Les contractions se rapprochaient plus rapidement que la maternité. Je regardais devant moi, avec fébrilité et concentration. De temps en temps, à cause du stress je développais un strabisme divergent vers ce ventre dur, rond, ici ou là cloqué comme la planète du Petit Prince. Et je roulais. Peu à peu les toitures triangulaires des maisonnettes ont cédé la place à des rectangles dont la grisaille n'était rompue que par quelques fenêtres jaunes. Aux balcons luisaient encore des paraboles comme autant de pleines lunes qu'on aurait décrochées pour que les hommes se connectent. La ligne d'horizon, géométrique, était parfois tailladée d'antennes par lesquelles d'invisibles flux traversaient la nuit autant que les distances. Et j'imaginai, dans le murmure du moteur et la respiration douloureuse de ma femme enceinte, la vie de ces familles lovées dans ces grands ensembles, les silences, les rires et les cris devant les écrans de télé qui bleuisaient à l'improviste une fenêtre au-dessus de ma route. Et j'imaginai, dans ces quartiers de routine, ce que serait notre monde avec bientôt une âme de plus.

La Terre s'avérait plus grande que jamais. Maudite échelle ! Arriverions-nous à temps ? Les hommes, incorrigibles Prométhées, avaient encore multiplié les feux – rouges. Et les panneaux, et les ralentisseurs, et les ronds-points. Mais enfin, dans les larmes et les râles, la nuit

des hommes se réveillait dans des crissements de pneus et un craquement de frein. En même temps que notre arrivée nocturne à la maternité, des gyrophares éclaboussaient les façades immenses d'un hôpital où l'on vit, où l'on meurt. Nous avons parcouru quelques dizaines de kilomètres sous une lune au sourire inquiet, et cette aventure, aussi risquée que sublime, portait en elle quelque chose d'océanique, comme une circumnavigation dont on espère la beauté du périple autant que celle du nouveau monde.

Elle est née ; et le monde s'est agrandi.

Cet enfant, cette si petite fille, dont la faiblesse faisait la puissance, m'a donné dès son premier chuintement la plus belle des leçons de géographie – donc de vie. Sans rien faire, sans rien dire, par sa seule présence au monde elle m'a appris, contre tous les mirages, que ce sont les enfants qui donnent la vie, et que l'Homme appartient à la Terre – non pas l'inverse. Dès lors, géant devant elle, je me suis senti infime, et j'ai appris en cette aube nouvelle moins l'utilité que la poésie de la géographie. La beauté du monde. Ses tourments. Sa complexité. Ses échelles, de la plus locale – disons singulière – à la plus globale – universelle. Ses richesses, ses potentiels et sa finitude. L'honneur de la transmission. Non pas la transmission d'un monde immobile, legs ni possible ni souhaitable, mais le dépôt aux pieds des enfants, ceux d'aujourd'hui, ceux de demain, des belles armes de la science pour créer d'autres mondes plus beaux, ouverts, nouveaux et durables au-delà des contingences, des égoïsmes, des dogmes, des étroitesse d'esprit.

Ainsi la petite fille m'enseignait-elle dans son berceau, du haut de son premier jour, son édifiante leçon à laquelle le docte professeur ne savait que répondre. Aussi, faute de mots, ai-je fait quelques gestes :

J'ai caressé son crâne et j'ai parcouru la Terre.

J'ai déplié ses petits doigts et j'ai tracé des ponts.

J'ai frôlé son nez, ses lèvres, et j'ai senti le froid et le chaud des courants marins.

J'ai entendu sa voix et j'ai reçu les prières de milliards d'autres.

J'ai regardé son nombril et oublié le mien.

J'ai chatouillé ses pieds et j'ai choisi notre chemin.

Sur le bitume du retour, la Terre tournait, je crois, encore dans le même sens, et pourtant quelque chose avait déjà changé. Dans son cosy, le bébé dormait en se moquant bien des nids de poules et des sens giratoires. Roulant au pas, j'observai soudain d'un œil neuf ce que j'avais tant vu sans regarder. J'oubliai toutes les définitions et les plans en trois parties, les chorèmes et les règles de sémiologie graphique, j'oubliai tout, et cependant mon œil se faisait plus géographique que jamais, plus humain, plus humaniste. Désormais je voyais dans le lointain un sommet comme un ogre au chapeau blanc, et j'espérais que ma fille aussi verrait un jour ce blanc dont on fait les bonshommes. Je longuai un ruisseau et, ouvrant la vitre, en écoutai le clapotis, moins pour en calculer le débit que pour imaginer combien de truites frayaient là-dessous. Bien sûr les ronds-points n'avaient pas été détruits, mais par espièglerie j'en fis le tour trois fois pour mieux contempler les alentours. Dans le rétroviseur le paysage s'animait, du centre à la périphérie, de l'urbain au rural. Dans les virages suivants les champs se courbaient, des haies hébergeaient toute une faune, des bâtisses de pierre un peu bancales prenaient les allures fières des plus fameux châteaux. Le menu d'une ferme-auberge aguichait le citadin. Tout un patrimoine se révélait. Le Monde se peuplait et s'habitait autrement. Des cartes de toutes échelles, orientations et projections, des schémas prospectifs et des croquis de paysage se traçaient joliment dans mon cœur. Des légendes aussi.

Sur cette route de la géographie vécue, perçue, sensible, en cette heure matinale partout d'autres vies filaient le long des platanes. Contre les vitres d'un car de ramassage scolaire s'étaient les chevelures brunes, blondes, rousses, que sais-je, d'une génération pleine de promesses une fois mieux réveillée. Ces élèves-là iraient d'ici une heure ou deux se demander si Pythagore c'est des maths ou de l'histoire, si le croquis c'est de la géo ou de l'art plastique, si l'échelle c'est sur la carte ou au gymnase, si le capricorne est un tropique ou une bestiole à disséquer en SVT. Des voitures ronflaient comme les jeunes passagers de ce même car. D'autres allaient presque sans bruit. Un camion-poubelle faisait son orgueilleux. Marchant sur le trottoir, des lycéens parlaient à des lycéennes, les yeux rivés sur leurs réseaux sociaux. A l'ombre mouvante des éoliennes zigzaguaient des vélos. Entre deux arbres s'étendait une banderole dont les lettres vertes annonçaient une manifestation de soutien à l'agriculture locale. En retrait, une entreprise affichait sur sa façade une immense carte localisant ses fournisseurs et clients sur toute la planète. Des gens déménageaient d'un grand immeuble vétuste bientôt remplacé par d'autres habitations à taille humaine. Des mômes hilares tapaient dans un ballon bleu et vert un peu dégonflé qui me rappelait une fois de plus la Terre. Et tout était géographie, puisque tout

était vie : les paysages anthropisés, l'environnement, les énergies, les chemins, les flux, les réseaux, et le long de cette route sinueuse, le passé, le présent, l'avenir.

Finalement à la maison, il fallut trouver de la place puisque maintenant le monde accueillait une habitante de plus. Du coffre de la voiture, outre les couches et les brassières, on sortit les bouquins en vrac, les crayons faisant penser à un chablis d'arbres morts, la mondialisation qui décidément attendrait bien. Où trouverait-on l'espace nécessaire ? On hésita à mettre à la cave quelques bouquins, ceux d'avant. Mais c'eût été un peu cruel et surtout très ingrat pour Hérodote, Strabon, Vidal de la Blache, Roger Brunet ou Paul Claval. On les serrerait sur l'étagère, voilà. La géomorphologie de Gérard Mottet, dont la passion valait toutes les leçons (« la géographie ça s'apprend avec les mollets ! »), resterait à sa place évidemment. Sylvie Brunel, Yvette Veyret, Olivier Dollfus, Laurent Carroué, etc., lui tiendraient compagnie, histoire de faire dialoguer toutes les géographies. Quoi d'autre ? *Le Livre des merveilles* de Marco Polo ne méritait pas que les licornes de sa géographie asiatique finissent à l'abattoir. *Le Tour du monde en quatre-vingt jours* n'alimenterait pas le feu de cheminée. La guerre de Troie n'aurait pas lieu ailleurs que dans notre salon et Ulysse n'irait pas plus aux Colonnes d'Hercule qu'au pilon. Mêmes les utopies, il faudrait les garder, sait-on jamais. L'avion de Saint-Exupéry ne volerait nulle-part ailleurs qu'autour du mobile du bébé. Idem pour Yann Arthus-Bertrand, mais dans son hélicoptère. En somme, il s'avérait impossible de vider la maison du moindre livre. Surtout pas ceux de géographie ! Les manuels scolaires, avec leurs études de cas, ne seraient pas inutiles si la préparation d'un cours prenait du retard à cause de quelque chagrin de nuit. Quant aux livres d'histoire, ceux-ci contenant nécessairement de la géographie (et réciproquement), aucun ne pourrait être sacrifié. Les fictions, qu'elles soient polars scandinaves ou bien romans de terroir, renfermaient dans leurs intrigues bien des univers inspirés de nos géographies. Tintin, n'en parlons pas. Pareil pour les recettes de cuisine. Quant aux histoires d'amour...

La seule solution était donc d'aménager le territoire familial autrement, selon un schéma directeur cohérent, avec un plan d'occupation des sols et des murs sagement négocié. On ajouta d'abord quelques rayonnages comme on surélève une maison. Mais cela ne suffit pas longtemps. Alors, quoique que l'opération semblât audacieuse, les très nombreux atlas, si épais et donc espacivores, furent ôtés des bibliothèques et patiemment, méthodiquement, déchirés, page après page... Non pas pour remplacer les peluches du bébé par d'astucieuses bestioles d'origami pliées dans des planisphères, ni en guise de papier hygiénique pour les toilettes sèches au fond du jardin... mais afin que chaque carte, avec ses titres invitant au voyage, à

l'exploration, au savoir, à l'amour, chaque carte pleine de couleurs, de figurés et de rêves, vienne tapisser les murs de la plus belle des chambres d'enfant.